XXIV

L'ENVERS DU RÊVE

A la maison, on s'était bien aperçu de la disparition de Suzanne. Mme de Jussieux l'avait cherchée partout, inquiète, puis elle s'était décidée. En tempête, elle entra dans le cabinet du magistrat. M. de Jussieux n'avait pas audience, lisait paisiblement des pages préférées.

— Suzanne est partie.

— Comment ? Partie !

— Oui, elle s'est évadée.

— En ce cas elle est chez Montvèdre. Suzanne est une fille perdue... Oh ! la folle ! Quel désespoir, mon Dieu !...Je ne la reverrai plus, la malheureuse ! plus jamais !

— Elle ne remettra plus les pieds ici. Je la chasse.

La mère s'était laissé tomber sur un fauteuil et tous deux restèrent là, navrés. Jusqu'au soir, ils demeurèrent presque muets, enfoncés dans leur tristesse. M. Bernard de Jussieux se torturait, se faisait des reproches.

Il jurait de s'occuper d'elle de plus près encore, malgré son premier serment de ne plus la revoir.

Il y avait de sa faute — s'affirmait-il — dans cette catastrophe survenue.

Or, le père et la mère étaient assis, l'un en face de l'autre, angoissés, quand la sonnette tinta.

Les deux enfants entrèrent.

— Vous voilà ! Tous les deux !

— Et Suzanne, où était-elle ?

— Tiens, avec moi, répondit Ernest avec aplomb. Vous ne lui donnez pas assez de distraction à cette petite, et je l'ai sortie, moi. J'étais très fier, vous savez, de promener, à mon bras, une si jolie femme.

Suzanne eut alors un élan. Elle alla se jeter au cou de son père ; M. de Jussieux n'y put tenir. Il l'embrassa.

— Vas-tu être plus sage ?

Suzanne, confuse, qu'attendrissait son deuil profond de cette première désillusion, répondit :

— Oui, papa... Je ne le ferai plus, va.

— Rien de grave, alors ?

— Non, papa, *je te le jure*.

Elle était contrite vraiment, ou plutôt si meurtrie, qu'elle s'en voulait de s'être autant endolorie aux épines qui bordent le chemin d'amour, dont elle n'avait perçu, de loin, que les corolles d'églantines.

— Oui, jusqu'à la prochaine fois, marmota, tout bas, Ernest, qui manquait de confiance, lui, sachant les femmes déjà et leurs caprices.

On ne les gronda point : Ernest raconta, avec humour, leur promenade. Mme de Jussieux s'exclama bien de quelques mots d'argot sortis des lèvres de son fils, mais elle était si heureuse d'être enfin rassurée, qu'elle n'insista point.

Après le dîner, Ernest sortit ; Suzanne se retira dans sa chambre ; le père et la mère causèrent au salon.

— J'avais craint davantage, dit M. de Jussieux.

— Ernest est intelligent, dit sa femme ; il a trouvé le vrai moyen d'empêcher Suzanne de penser encore à son aventure et de la consoler.

— C'est mon fils.

— Non, c'est le mien. C'est elle qui est ta fille... Néanmoins, de mon temps, on n'aurait pas vu pareille chose.

— Tous les jours nous prouvent l'évolution des mœurs, mon amie.

— Jamais une jeune fille n'aurait agi comme a fait « votre » Suzanne.

— Certes.

Après un silence :

— Il faudrait peut-être la marier.

— Oui, dit la mère ; maintenant, elle est mûre pour le mariage.

Seule dans sa chambre, Suzette pleurait. Ses larmes — chaudes, abondantes, mouillant ses

doigts entre lesquels elles filtraient, à grosses gouttes — soulageaient la jeune fille, dégonflaient son cœur plein, à éclater, de sa peine d'amour.

Elle songeait, la pauvre petite, à la différence profonde qu'il y a du songe et du souhait de l'idéal à la vie réelle :

l'envers du rêve.

Bien sûr, elle se marierait ; elle n'aurait aucun scrupule ; elle serait, matériellement, neuve et vierge au bras de l'époux de hasard que lui imposeraient les nécessités sociales. Mais elle était pareille, vraiment, à ces pêches ou ces prunes que des mains, en les palpant, ont déflorées, et qui luisent, superbes encore, mais sans rien du duvet qui, naguère, veloutait de douceur leurs nuances vives.

A son mari, elle donnerait son corps, dont triompherait pour la première fois la caresse de l'homme, mais elle avait laissé tout son cœur aux mains dont les yeux ignoraient sa chair,

et l'ignoreraient à jamais.

Il ne l'avait point étreinte, malgré le grand désir qu'elle avait des douceurs imaginaires, attendues de ses baisers. Oui, elle était bien le fruit que nul n'a mordu, que n'effleura nulle lèvre. Pourtant, elle avait conscience de s'être, virtuellement, donnée à son rêve. Elle avait laissé s'en aller l'illusion de son âme — sa fleur qu'elle avait à jamais perdue.

Or, tout à coup, il sembla à la pauvre petite que

quelqu'un, dans l'ombre de sa chambre, souriait, méphistophéliquement, et lui murmurait à l'oreille, doucement sceptique et consolateur :

— Tu n'as que vingt ans, Suzanne. Ce sont les premières peines de l'amour et de la vie. Tu te marieras ; puis tu divorceras, peut-être. Console-toi. Si tu savais combien de jeunes filles, sous les voiles de vierge et les fleurs d'oranger, le jour de leur mariage, sont, plus ou moins, pareilles à toi ? Sèche tes yeux et regarde dans ton miroir comme tu es belle, toute neuve, toute blanche encore, malgré les taches d'encre que ton expérience a déjà effacées. La vie est devant toi, ô femme de demain, la vie...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I Avant le théâtre 1
II La faute de l'homme 15
III Coucher de jeune fille. 37
IV Enfants modernes 39
V A quoi rêve une vierge. 53
VI Fly. 57
VII En attente 70
VIII Romancier mondain 72
IX Fragments du journal de Suzon. 82
X La comédie épistolaire 110
XI Les scrupules de Fly. 129
XII Nouveaux fragments du journal de Suzon. . . 131
XIII Ça prend. 140
XIV Autres fragments du journal de Suzon. 152
XV Les péchés blancs. 170
XVI La Fleur 193
XVII Derniers fragments du journal de Suzon. . . . 199
XVIII L'amour en danger. 208
XIX On sait tout. 220
XX Deux psychologues. 229
XXI Le revers d'une médaille 239
XXII Vers l'amour. 251
XXIII L'offrande 263
XXIV L'envers du rêve. 288

IMP. FERD. IMBERT, 7, RUE DES CANETTES. — PARIS.